

La barbe et les cheveux

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209253>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le chaudronnier regardait le dégât d'un œil mélancolique. Comme quoi un autre malheur aurait pu arriver sans cet avertissement donné par hasard.

Me trouvant à Lausanne, bien des années plus tard, avec quelques amis, chez M. L. Monnet, qui nous avait aimablement invités, nous contions force anecdotes. L'un d'eux me dit : « Raconte-voir celle de l'oncle Louis avec l'incendie ! » Je m'exécutai de mon mieux et cela eut pour résultat qu'à toutes nos rencontres, l'auteur de *Favez et Grognez* me rappelait : « s'on... n'a...vai... pas... é...là, etc. » Le singulier propos était tombé dans un bon terrain.

Une fois, je descendais la rue Pépinet en compagnie de deux vieillards. Lorsque nous fûmes devant le magasin Monnet, son propriétaire vint me serrer la main, tout en me disant : « s'on... n'a...vai... » « Taisez-vous; le voilà ! », lui dis-je, en lui désignant l'un des deux vieillards qui, heureusement, avaient pris les devants. C'était mon oncle Louis en personne. Dès lors, je n'eus plus l'occasion de rencontrer M. Monnet; la mort, l'inxorable faucheuse, a passé entre nous deux. S. G.

Aveux. — La lune de miel est finie. La lune rousse n'a pas encore commencé. Monsieur et Madame n'en sont qu'au chapitre des vérités que l'on « ne s'envoie pas dire » dans les moments d'humeur.

— Que ferais-tu, demande Madame à Monsieur, si tu devenais veuf ?

— Exactement, ma chère amie, ce que tu ferais toi-même si tu devenais veuve.

— C'est trop fort ! Tu m'avais toujours dit que tu ne te remarierais pas.

La barbe et les cheveux. — Un jeune homme de seize ans pénétre dans dans la boutique d'un coiffeur.

Avec un sourire engageant, ce dernier demande au nouveau venu :

— C'est pour la barbe ?

Souriant à son tour, le blanc-bec répond :

— La barbe ? Vous me flattez... C'est pour les cheveux.

Vingt ans plus tard, le même client entre chez le même coiffeur :

Avec le même sourire, celui-ci demande :

— C'est pour les cheveux ?

Alors, découvrant son crâne chauve, l'ancien jeune homme de dire :

— Les cheveux ? Vous me flattez... C'est pour la barbe.

LE DOIGT

A Dominique Bonnaud.

Le rôle du doigt, dans la vie,
Est plus important qu'on ne croit;
Et s'élève, malgré l'envie,
A mesure que l'homme croît.
A quelques mois, le bébé rose
Fourre son doigt en plein dedans
Sa bouche fraîche à peine éclose,
A la recherche de ses dents.

A quelques ans — une dizaine,
Mettons, si vous le voulez bien, —
On dirait que le nez nous gêne :
Cet âge ne respecte rien;
Aussi, sans cesse et sans relâche,
Tout enfant, fût-il des mieux nés,
Au nez du papa qui se fâche,
Enfonce son doigt... dans son nez.

Quand on grandit : une autre gamme,
On ne sait trop ce que l'on fait;
On reste garçon, l'on prend femme,
On n'en est pas plus satisfait...

— Toujours plus haut, dit le poète;
Enfin de compte, sans orgueil,
On s'aperçoit, malin ou bête,
Que l'on s'est mis le doigt... dans l'œil.

HENRI SECOND.

MARIAGE A L'ANGLAISE

Histoire pour les dames.

La chose se passait en Angleterre.
M. Howe jouissait de 10,000 livres de rente. La fantaisie lui prit de se marier. Il épousa une jeune fille fort jolie.

Le jour des noces, après avoir soutenu à déjeuner que toutes les femmes sont infidèles et qu'on ne pouvait compter sur leur affection, il se leva de table et dit à sa jeune épouse qu'il était obligé d'aller à la Tour où des affaires urgentes l'appelaient.

Vers le soir, Mme Howe reçoit un billet dans lequel son mari lui annonce que des circonstances imprévues l'obligent à partir pour la Hollande.

Très déçue, Mme Howe espérait toutefois que cette absence de son mari le jour même de leur mariage ne serait pas de longue durée.

De jour en jour, elle attendit, plus inquiète, des nouvelles de l'absent. Quinze ans s'écoulèrent sans qu'elle entendit parler de son mari.

Celui-ci s'était choisi un petit logement au bout de la rue qu'habitait sa femme. Il changea de nom et comme il n'habitait Londres que depuis quelques semaines, personne ne le reconnut.

A trois portes de la maison de sa femme était un petit café que fréquentait M. Howe. Trois ans après son évasion, il apprit par un journal que sa femme venait de s'adresser aux autorités, leur demandant de nommer des arbitres pour régler les affaires de son mari, qu'elle croyait mort. Il suivit avec beaucoup d'attention les détails et les progrès de l'affaire qui se termina au gré de la « veuve ».

Dix ans s'écoulèrent. Mme Howe changea de logement et alla habiter de l'autre côté de la rue dans la maison d'un M. Salt, que le mari avait rencontré dans le petit café.

M. Howe se lia plus intimement avec M. Salt et finit par aller habiter aussi la maison de celui-ci. Même sa chambre était contiguë à celle de sa femme.

M. Salt, qui croyait son nouvel ami garçon, lui conseillait vivement d'épouser sa locataire, celle qu'il croyait être Mme veuve Howe.

Enfin, l'anniversaire du jour où M. Howe avait pris la clef des champs, et dix-sept ans s'étant écoulés, sa femme, qui était à table avec sa sœur, reçut un billet sans signature, dont l'auteur la suppliait de se trouver le lendemain matin, à 10 heures, au parc St-Janon, près de la volière.

— Allons, dit Mme Howe, en passant le billet à sa sœur, toute vieille que je suis, j'ai encore des adorateurs.

La sœur, examinant avec attention le billet, s'écria : « Mais c'est l'écriture de M. Howe ! »

Mistress Howe, qui avait sincèrement aimé son singulier mari et lui était restée fidèle, s'évanouit.

Revenue à elle, il fut convenu que sa sœur et son beau-frère l'accompagneraient au rendez-vous.

Ils s'y trouvaient tous trois depuis cinq minutes, quand M. Howe, d'un air dégagé, s'approchant de sa femme et lui parlant comme s'il l'eût quittée de la veille, l'embrassa, lui donna le bras et rentra chez lui.

Dix-sept ans, avons-nous dit, s'étaient écoulés depuis le jour des noces.

L'histoire ajoute que les époux Howe vécutrent heureux et qu'ils eurent plusieurs enfants.

La preuve était faite, et comment, de la probité de la femme.

Riposte. — Monsieur et Madame ont une explication.

Monsieur a contrarié sa susceptible moitié, qui, pour se venger, exagère volontairement et se prétend démesurément malheureuse.

Elle pousse un profond soupir.

— Heureusement, une somnambule m'a prédit que mon second mari serait tout à fait charmant.

A quoi Monsieur réplique du tac au tac.

— Tiens, tu ne m'avais jamais dit que tu avais déjà été mariée.

Adi lei zeinfans à l'écoula.

Dein onn' écoula infantine, on attein la visita dao menistre. La maîtresse, po fère vallai ses élèves, plliacé lei trei pllie saveints les proumi, ein lau deseint :

— Té, Diustave, té dari : ie craiou ein Dieu. Té Aldofe, té dari : ie craiou ein Jésus-Criste; et té, Audiuste, té dari : ie craiou ao Saint Esprit. Vos ai bein compra ?

Lou menistre arrevé faire son inspekchon et interrodze lei zeinfants et demandé ao second :

— Crei tou ao bon Dieu, mon enfant ?

— Na, monsu lou menistre.

La maîtresse l'éta toté motsette.

Lou menistre redemandé ancor' on iadzo, sè peinsent què l'enfant n'avai pas bein compra :

— Crei tou uo bon Dieu ?

— Na, monsu lao menistre, n'est pas mé que créiou ao bon Dieu, l'est Diustave !

MÉRINE.

L'arithmétique à Bonzon.

Voici une autre explication de la locution *tray et dou fan yon*, l'est l'arithmétique à Bonzon. Elle est donnée par M. le Dr P. Narbel, de Lausanne, dans le dernier numéro du *Folk-Lore suisse* :

« Je lis dans le N° 10/11, pages 91 et 92, une demande sur l'origine de la locution : *L'a fè de l'arithmétique à Bonzon, ke tray è dou fan yon*. Le *Bonzon* ne serait-il pas le mot patois : *botzon*, qui veut dire à rebours, à l'envers ? On dit couramment : se coucher à *botzon*, pour se coucher sur le ventre. Faire de l'arithmétique à *botzon* serait compris de tous nos paysans comme faire de l'arithmétique à l'envers, ce qu'explique très bien le reste de la phrase. »

ON CRANO SORDA

M'EN VÉ VO Z'EIN raconta iena qu'est dza vilhie kâ ie sè passavé d'ao tein dai zavant rehüvé, de la tserdze in doze tein et dè la crâija bliantse.

Dou coô dè pè Velâ Delè qu'avant passé l'é-codla militère inseimblio dévessant sè trovâ à Payerno po iena dè staô rehüvé.

Noutrè doû gaillâ, que ion s'appelâvé Pierro et l'autro Samuiet, partant dant dè boun'haôra, kâ laô failliaf bin duvé zhaôra po arrevâ et 'po doû sordâ qu'aviont adi bin fè laô serviço, ne se tsaillessant pâ d'arrevâ eia retâ.

Dein sti tein, n'irè pâ coumein ora, et lè militère, on iadzo que l'avont passé l'inspekchon daô fournement, poivont allâ io que sâ sein que lo majo laô tracè aprî po lè ferè reduirè.

Don quand lè doû l'ont zu fini avoué lè commisse, lo majo, lo bureau et tot lo resto, sont zu baîrè on verro ein medzeint onna saôcesse que Samuiet lavaî apporta dein son sa a pan.

— Accuta vaf, Pierro, que dit Samuiet; tandu que su pè chaôtrè, mein vè allâ trovâ la Julie à Frèderi qu'est à maîtrè d'ao coté d'Aveintsou; te vaô praô mè portâ mon fusi tanquîè tsi no; po lo sa, lo laisserè ice et lo répreindrè ein passeint.

— A ton serviço ! Samuiet, te paô itré sein cousin, ne lo vu pâ paîdrè.

Aprî avaf fifâ enco quauquîè verro, ie traçant tsacon dè laô coté, Pierro po reintrâ à l'photo et Samuiet po allâ traovâ la Julie.

D'apremi, tot alla bin po noutron Pierro, sè doû fusi ne lâf gravavont pâ traô, mà po arrevâ pllie vito à l'hotô, ie volhie preindrè on seindâ